

**Mouloud Mammeri**

*La colline oubliée — Le sommeil du juste — L'opium et le bâton*  
(Plon, Paris)

André Payette

Volume 13, Number 3 (75), 1971

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30731ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Payette, A. (1971). Mouloud Mammeri : *La colline oubliée — Le sommeil du juste — L'opium et le bâton* (Plon, Paris). *Liberté*, 13(3), 58–68.

## MOULOU D MAMMERI

*LA COLLINE OUBLIÉE — LE SOMMEIL DU JUSTE —  
L'OPIUM ET LE BÂTON (Plon, Paris)*

**Payette** Votre troisième roman a été publié après l'indépendance. C'est *L'OPIUM ET LE BATON*. Est-ce pour vous une sorte d'auto-critique par rapport à la guerre ? Vous avez abordé un style tout à fait nouveau par rapport à vos deux romans antérieurs.

**Mammeri** Auto-critique, c'est peut-être beaucoup dire. Je ne suis pas parti en faisant ce roman sur une idée abstraite. Ce n'est pas tellement un projet technique qui m'a poussé à écrire le roman, parce que je considère que, en tout cas personnellement, qu'écrire un roman c'est avoir quelque chose à dire, ça n'est pas chercher une technique ou bien faire des recherches purement formelles. Je pense que si le propos est nul, inexistant — et je sais très bien que ce disant je vais absolument contre les tendances les plus modernes — eh bien je considère qu'il est à peu près inutile d'écrire parce que chercher une formule d'écriture peut être valable et nécessaire à partir du moment où on a un propos à développer, c'est-à-dire qu'on a quelque chose à dire. Une technique fonctionnant en quelque sorte à vide, une espèce de recherche formelle pour la recherche, je crois, n'est pas absolument un travail de créateur, ça peut être à la rigueur un travail d'artisan. Et je sais bien que ce travail est nécessaire mais encore faut-il qu'il se greffe sur quelque chose, une méthode, je crois, sert à rendre quelque chose à partir du moment où ce quelque chose existe. Si on n'a pas de voix, il est inutile de chercher la façon de la rendre.

**Payette** *L'OPIUM ET LE BATON*, vous l'avez écrit d'un style qu'on pourrait qualifier de traditionnel.

**Mammeri** J'avoue que je suis assez pour cette formule que vous appelez « traditionnelle » et je l'avoue sans absolument aucune espèce, je n'ose pas dire de scrupule, mais enfin, sans fausse honte et non plus sans modestie, enfin, je considère qu'écrire un roman, c'est raconter une histoire et à travers l'histoire racontée, avoir des choses à dire, quelles que soient ces choses. Evidemment, on considère que les choses que l'on a à dire sont intéressantes, c'est évident.

Ceci dit, je le conçus effectivement comme une histoire, je veux dire une intrigue. Il s'y passe quelque chose, il y a un ordre, les choses que je raconte auraient presque pu se passer, par conséquent, je ne crois pas que ce soit une formule qui soit proche de la formule du nouveau roman — je dirais même que c'est presque l'inverse. C'est vraiment une formule assez traditionnelle, et encore une fois, je n'en éprouve absolument aucune espèce de, enfin, ça ne me gêne pas.

**Payette** Dans L'OPIUM ET LE BATON, le personnage central, le docteur Bachir est un Algérien qui, jusqu'à un certain moment de la guerre de libération nationale, est très européenisé et puis, en fait c'est son histoire, à partir du moment où il prend conscience d'une certaine réalité nationale, il s'engage vraiment à fond. Est-ce que, dans ce sens-là, vous considérez votre roman comme engagé dans le contexte politique actuel de l'Algérie ?

**Mammeri** On a tellement parlé de cette notion d'engagement qu'on finit un peu par s'y perdre. Moi, personnellement, je considère qu'il l'est. Mais je considère qu'il l'est non pas de propos délibéré, c'est-à-dire que, ainsi que je le disais tout à l'heure, je ne suis pas parti en me disant : tu vas faire un roman engagé et ton personnage engagé ce sera le docteur Bachir qui est au centre des événements. C'est par-

ce que je considère que de raconter une réalité du monde moderne, surtout une réalité qui pour nous a été une réalité déterminante comme la libération de l'Algérie qui a été une somme, à la fois de souffrances et d'exploits, ou d'espoir, par conséquent une expérience qui vraiment pour nous a compté, je considère que simplement de rendre en toute sincérité une réalité comme celle-là c'est être déjà engagé. Si l'engagement est synonyme d'encasernement ou bien d'une espèce de dogmatisme mécanique, moi j'avoue que je suis assez contre cette forme d'engagement : que ce que j'appelle cet encasernement, je le trouve assez stérilisant en définitive, très peu enrichissant pour quiconque, à la fois pour soi et pour les gens qui vous lisent, mais je considère qu'il était pratiquement impossible de parler de la guerre de libération algérienne sans être, par le fait même, engagé d'une façon ou d'une autre, mais engagé. Et je crois que ce docteur Bachir, en effet, est directement, encore que progressivement, engagé dans cette guerre de libération. Il est européenisé, oui. Il reste européenisé, si vous voulez, par un certain nombre de traits, mais en ce qui concerne le choix, c'est-à-dire la définition de sa propre dignité, là il est évident qu'il n'y a pas de problème possible.

**Payette** Nous parlions de cette démarche où le docteur Bachir retrouve son identité et vous parliez de dignité.

**Mammeri** Le docteur Bachir est en quelque sorte, pas tirailé, mais en présence de deux sollicitations, une essentielle, qui est celle justement de cette dignité et il ne peut pas l'éviter ; si vous voulez, il l'a choisie une fois pour toutes. Et puis, malgré cela, il y a des tas de choses auxquelles il ne veut pas renoncer. Ce sont les deux dimensions, je crois, qui font sa personnalité : l'une donnant plus d'authenticité à sa démarche, le définissant en quelque sorte en tant qu'algérien, et l'autre donnant peut-être une

dimension plus grande à son attitude, une universalité plus grande, si vous voulez. Mais je crois qu'on peut très bien concilier les deux choses au lieu de renoncer à l'une au profit de l'autre. Je crois qu'on peut très bien définir la position du docteur Bachir en termes de complémentarité et non pas en termes d'exclusion de termes.

**Payette** Le Dr Bachir est d'origine kabile. Il retrouve son village natal. Vous-même êtes d'origine kabile ; est-ce qu'il y a une partie autobiographique dans votre roman ; est-ce que ce déchirement du Dr Bachir n'est pas celui d'un certain nombre d'intellectuels durant la guerre d'indépendance, et peut-être aussi le vôtre ?

**Mammeri** Il est certain qu'il y a, dans le Dr Bachir, une partie autobiographique. Naturellement, le Dr Bachir n'est pas moi. C'est évident. Mais enfin il y a un certain nombre de traits en lesquels je me reconnais. Là-dessus il a fallu que je fasse un travail de reconstruction en quelque sorte. A partir d'un certain moment le Dr Bachir m'a, en quelque sorte, échappé : il a pris une espèce d'identité qui est la sienne, mais dans laquelle se retrouvent encore un certain nombre d'éléments, de caractères qui, en effet, appartiennent à mon expérience personnelle ou à l'expérience d'un certain nombre d'intellectuels comme moi, engagés dans la guerre de libération algérienne.

**Payette** Depuis la parution de *L'Opium et le Bâton*, on perçoit chez un certain nombre de jeunes auteurs, une sorte d'influence que vous avez probablement exercée : on écrit beaucoup sur la guerre de l'indépendance, on écrit *surtout* sur la guerre de l'indépendance.

**Mammeri** Je crois que cela peut s'expliquer assez facilement mais en tout cas doublement, si vous voulez. D'abord parce que les événements que nous avons

vécus sont tellement déterminants (ils ont été tellement dramatiques pour un grand nombre d'entre nous) qu'il est naturel que nous continuions d'en parler longtemps encore après qu'ils soient terminés.

**Payette** Est-ce que c'est une sorte d'exorcisme ?

**Mammeri** Je ne sais pas si c'est un exorcisme parce que les événements étant passés — et croirait-on exorcisés — mais les séquelles peut-être de ces événements, c'est possible. Je crois que c'est quelque chose d'assez complexe : ces événements ont été à la fois épiques, exaltants, par conséquent on aime y revenir, on aime s'y référer aussi. Enfin, ça paraît un peu, surtout pour les plus jeunes, comme une période de faste, une période où l'individu avait pouvoir de se manifester, de développer toutes ses virtualités. Il y a comme ça dans l'histoire des peuples des périodes fastes qui paraissent tout à fait déterminantes, plus prestigieuses que d'autres, et on s'y réfère avec beaucoup plus de facilité. Je crois que cette guerre de libération, pour nous Algériens, a été une de ces périodes-là.

**Payette** En somme, est-ce que les romanciers sont en train d'écrire l'histoire de l'Algérie qui n'a en fait que huit ans ?

**Mammeri** Je ne sais pas s'ils sont en train d'écrire l'histoire de l'Algérie. Je crois qu'elle reste à faire, cette histoire. Mais de toute façon, les romanciers donnent une dimension absolument indispensable parce que quand les historiens écriront l'histoire de la guerre de l'Algérie, ce sera une histoire déjà réduite en formules, en événements susceptibles d'entrer dans un manuel, d'événements qui auront perdu en quelque sorte la chair et le sang qui en faisaient la valeur, alors que les romanciers restituent toute cette part de vie, cette part de drame,

cette part de vécu dans cette guerre de libération. Et ça, seuls les romanciers peuvent le faire, ou, à la rigueur, des reporters, si vous voulez — et je crois, les romanciers davantage que les reporters, et ça n'est pas tout à fait un paradoxe — mais pas les historiens, enfin me semble-t-il en tous cas, c'est une autre discipline, c'est une autre façon de voir les choses. Je crois que les deux doivent se compléter. Alors, la première raison, en effet, c'est celle-là ; la deuxième raison pour laquelle les gens sont peut-être tentés d'écrire des choses qui ressemblent à *L'Opium et le Bâton*, c'est que la nation algérienne est toute jeune ; elle manque donc de traditions dans pas mal de domaines, dans celui-là en particulier nous en sommes au début, nous avons à peu près tout à créer. Il est donc naturel, me semble-t-il, que les plus jeunes écrivains, même quand ils ont une personnalité déjà affirmée, cherchent un peu, parmi les auteurs qui les ont précédés, des exemples ou des formules sur lesquels se fonder.

**Payette** Est-ce que le succès qu'a remporté *L'Opium et le Bâton* pourrait être aussi une des raisons de ce genre d'imitation des plus jeunes ?

**Mammeri** Je pense que l'un ne va pas sans l'autre. Il est évident que surtout son adaptation cinématographique lui a donné une audience beaucoup plus grande. L'Algérie est évidemment un pays où il reste encore pas mal d'analphabètes — d'illettrés, disons — de gens qui par conséquent ne pouvaient pas lire de toute façon *L'Opium et le Bâton* pour une raison purement matérielle, si vous voulez, d'ordre pratique du fait qu'ils ne peuvent pas acheter ce livre, le lire et le comprendre. Tandis que le film leur a permis d'avoir une idée de ce qu'il y a dedans, simplement. Et je sais bien que c'est tout à fait différent, que les deux choses sont différentes.

**Payette** J'allais justement vous poser la question : est-ce que vous êtes satisfait de l'adaptation cinématographique de votre roman ?

**Mammeri** Je vous dirai une chose ; je répondrai peut-être à côté mais je crois que c'est quand même une réponse : je ne m'attendais pas, déjà au départ, à une fidélité trop grande du film par rapport au roman. Mieux que cela : j'ai plaidé pour que le film ne soit pas une réplique du roman. Au départ, on avait conçu, en effet, cette possibilité de faire un film qui soit la copie fidèle du roman ; j'avoue que j'ai été assez contre, parce que je considère que ce sont deux modes d'expression différents. On n'écrit pas, on ne réalise pas un film comme on écrit un roman. C'est une langue différente, il faut donc choisir, il faut accepter la règle du jeu dès le départ.

**Payette** Mais le film, lui, ne traduit à peu près pas le roman, c'est-à-dire que le point d'appui du film n'est plus celui du roman.

**Mammeri** Oui, c'est exact. Disons qu'on a fait un film sur la guerre de libération et qu'on s'est servi de *L'Opium et le Bâton* pour faire ce film. On m'avait donné un premier scénario qui était une copie littérale, mot à mot vraiment, de mon roman. J'ai plaidé contre cette première formule. Et j'ai moi-même dit que la formule la meilleure me semblait être, à tort ou à raison, un film qui serait centré sur la chronique d'un village engagé, progressivement engagé dans la guerre de libération, jusqu'à sa destruction complète. Ceci, compte-tenu du propos, du projet de film que l'on avait. On aurait pu faire, bien sûr, un autre film, un film tout à fait différent qui soit plus près, en effet, de *L'Opium et le Bâton*, je veux dire du roman qui était *L'Opium et le Bâton* et dans lequel, par exemple, l'histoire du Dr Bachir aurait pris une im-

portance beaucoup plus grande que le peu qui en est resté dans le film. Mais j'avoue que, étant donné les conditions, je ne voyais pas très bien ce film réalisé comme cela ; ce n'est pas impossible, on peut faire actuellement un film qui soit centré sur le Dr Bachir comme un peu le roman lui-même l'est, mais ça aurait été quelque chose de tout à fait différent et peut-être faut-il — enfin, je ne sais pas comment dire — un tempérament différent ou quelque chose comme cela. Mais je crois que ç'aurait été quelque chose qui n'aurait rien à voir avec le film actuel.

Payette M. Mammeri, vous avez également écrit une pièce qui a été jouée au Théâtre National Algérien et qui s'intitule *LE FEUNE*. Le feune c'est quoi exactement ?

Mammeri *LE FEUNE* c'est un vent qui souffle dans les Alpes, c'est symbolique naturellement, je veux dire c'est imagé simplement : c'est un vent qui a la propriété d'agir sur les nerfs, qui énerve un peu les gens, je crois même — je ne sais plus dans quel état d'Europe, je ne sais pas si ce n'est pas l'Autriche — que les périodes de feune sont comptées comme circonstance atténuante en cas de délit parce que les gens réagissent peut-être un peu plus, peut-être de façon pas tout à fait normale exactement. Et alors le feune c'est un épisode, le prétexte fut la bataille d'Alger, cette période pendant laquelle l'armée ayant pris les pleins pouvoirs a démantelé l'organisation du FLN dans la ville même d'Alger. Comme j'étais à ce moment-là dans la capitale, que j'ai vécu tous ces événements-là de très près, cela m'a incité, c'était vraiment venu tout seul, à écrire cette pièce de théâtre — pas cette pièce de théâtre exactement parce que la première pièce que j'ai écrite, j'ai dû la détruire, la brûler dans des circonstances que je n'ai pas à rappeler ici et enfin, j'ai dû la réécrire par la suite, la réécrire probablement dif-

féremment mais enfin quand même je l'ai réécrite et nous l'avons jouée ici au Théâtre National et dans quelques villes algériennes après l'Indépendance.

Payette

Est-ce que le problème du français et de l'arabe, du *bilinguisme* en somme *algérien* se pose de façon aiguë pour un romancier, étant donné que la langue populaire, c'est l'arabe et non pas le français bien que la plupart des gens soient bilingues.

Mammeri

Qu'il y ait un problème, c'est certain. Le problème est le suivant : un romancier algérien qui écrit en français s'adresse à un public algérien relativement restreint : il est lu par un public étranger beaucoup plus important, un public francophone beaucoup plus important ; il est certain qu'il y a beaucoup plus de Français par exemple qui nous ont lus que d'Algériens, vraiment Algériens. Mais il se trouve qu'on n'y peut pas grand-chose d'abord matériellement parce que quoi faire, il n'y a pas de solution de rechange : de toute façon le nombre d'Algériens capables de lire en arabe est encore moindre que celui qui est capable de lire en français. D'autre part, je considère personnellement que malgré une perte des entrailles supplémentaires, si vous voulez, ça n'est pas un obstacle majeur : je crois qu'on peut dire — je sais que ce n'est pas l'avis de tout le monde, mais en tous cas c'est mon avis personnel — je crois qu'on peut dire même dans cette langue qui n'est pas la nôtre — ma langue à moi personnellement est le berbère mais enfin ça ne fait rien — je crois qu'on peut dire même dans une langue qui ne soit pas notre langue maternelle en quelque sorte, à peu près tout ce qu'on peut dire et dans les accents, de la manière dont on voudrait le dire. Maintenant qu'il y ait une espèce de marge, je crois qu'elle est inévitable cette marge et que même un écrivain français écrivant pour des français sent cette marge.

Moi, je bénis et j'admire, j'envie l'écrivain qui dirait qu'il a réussi, fut-ce dans sa langue maternelle, à dire absolument tout ce qu'il voulait dire. Je crois qu'il reste toujours une espèce de marge que l'on ne peut vraiment pas réduire. Ou alors je ne sais pas, peut-être qu'un très grand génie arrive, en effet, à réduire cette marge. Moi je considère que pour l'écrasante majorité des écrivains, cette marge demeure.

**Payette** Il se produit peu de chose en langue berbère à l'heure actuelle.

**Mammeri** Bien sûr que pas. Il est exclu pour moi d'écrire en berbère. Je peux très bien écrire en berbère, c'est évident, mais par combien de lecteurs serais-je lu ?

**Payette** La littérature orale berbère est très riche cependant.

**Mammeri** La littérature orale berbère est en effet très riche mais elle atteint qui justement, elle atteint les berbères qui s'en servent, qui sont capables de la comprendre. Moi personnellement, je l'aime beaucoup et j'ai même fait paraître un recueil de poèmes berbères, traduits, annotés, mais il n'en reste pas moins que l'audience est tout de même assez réduite. Pour un écrivain, ce problème-là se pose aussi. Et la traduction, je crois, ne résoud pas toujours le problème. Je sais bien que c'est un problème de pis-aller, que c'est un moyen, qu'un moyen.

**Payette** A l'heure actuelle, la politique du gouvernement algérien, en ce qui concerne la publication de la littérature, est une option politique précise, et on engage justement les écrivains à suivre et à prendre cette option-là. Est-ce que pour vous cette option politique-là peut être gênante en terme de création ?

**Mammeri** Non. Parce que de toute façon, au point où j'en suis, il est évident que c'est trop tard pour moi.

Ce n'est pas maintenant que je vais me mettre à écrire dans un autre langue parce que vraiment il faudrait que je la réapprenne. C'est impossible pratiquement. C'est impossible !

Payette Je pensais non pas à la langue, mais au plan du contenu.

Mammeri Le plan du contenu, je ... qu'est-ce que vous entendez par là ?

Payette En somme, à l'heure actuelle on insiste beaucoup pour que les jeunes auteurs écrivent sur la guerre d'indépendance et on publie surtout, ici, les choses qui ont trait à la guerre d'indépendance avant de publier toute autre forme de création ou toute création d'un autre contenu.

Mammeri Oui, je crois qu'un véritable écrivain n'écrit pas ce qu'on attend de lui mais ce qu'il croit devoir écrire. Parce qu'écrire sur commande — cette commande fut-elle, ne fut-elle pas impérative — ne peut faire que de la mauvaise littérature, à moins que vos tendances profondes, que vos voix profondes coïncident exactement avec ce qu'on attend de vous. Mais si vous obéissez simplement à une mode ou à un mot d'ordre, je parierais et je crois avec de sérieuses chances de gagner, que la production sera une production assez, enfin, de valeur assez moyenne ...

Payette Est-ce que ce n'est pas un peu le danger que court à l'heure actuelle la littérature algérienne ?

Mammeri Je crois que seul l'avenir peut décider ou répondre à cette question. Tant qu'on n'a pas lu les oeuvres elles-mêmes, il est difficile de dire : elles seront ceci ou elles seront cela, on ne peut pas jouer au prophète en matière de littérature. Je crois qu'il faut laisser les choses se faire et les juger après qu'elles sont faites.

●